

BRUNO CHIRON

MADemoISELLE F.

Nouvelle



Elle est sa maîtresse depuis trois ans. Il est fou d'elle. À vrai dire, il en a un peu honte : c'est si nouveau pour lui. Imagine-t-on pareille fièvre chez un enfant de dix ans ? Les parents de Maurice doivent se douter de quelque chose. Ils lui reprochent de ne plus être l'élève sérieux qu'il était trois ans plus tôt au moment de l'arrivée, dans son école primaire de Montargis, de mademoiselle F.

Dès la première journée de classe, cette dernière n'a pas suscité l'indifférence. C'est une toute jeune femme longiligne à la coiffure dorée et au visage aussi diaphane que de la porcelaine. Ce qui a vite frappé les enfants c'est son accent du sud. Lors de son premier cours, elle leur a expliqué qu'elle vient de la ville de Marseille. Alliant les gestes à la parole, elle a montré son pays sur une carte de géographie en insistant sur la distance qui le sépare de Montargis. Les enfants en sont restés ébahis. Pour eux, c'était autant une leçon de géographie appliquée qu'un honneur de voir quelqu'un venir de si loin pour être leur maîtresse.

L'attachement de Maurice pour mademoiselle F n'a jamais faibli depuis trois ans. Bien au contraire : il ne se lasse pas d'entendre sa voix cristalline et chantante, bien éloignée des cris du directeur de l'école, monsieur Souesmes, qu'heureusement il n'a plus comme maître d'école. Maurice est également reconnaissant à mademoiselle F de ne pas utiliser la longue règle

en bois comme instrument de punition. La jeune femme la manipule certes pendant ses cours de français ou d'histoire, mais c'est à la manière d'une baguette magique ou d'un jouet : elle la fait tourner entre ses doigts lorsqu'elle souhaite expliquer une notion compliquée ou bien dessine au-dessus de la tête d'un élève distrait de petits signes kabbalistiques. Dans ce cas, elle accompagne ces mouvements aériens d'une formule dite sur un ton léger : « Monsieur Petit, vous dormez ! »

À l'image de Maurice, les garçons se livrent entre eux une lutte acharnée pour la considération de mademoiselle F. La fascination que cette dernière suscite n'est cependant pas que masculine. Chez les jeunes filles, les tenues légères et colorées de cette fascinante maîtresse sont rapidement devenues une référence. Lorsque les parents en ont les moyens – ce qui n'est pas souvent le cas en période de guerre – la mode féminine est dictée par l'apparence vestimentaire de leur maîtresse. Sous la blouse obligatoire, les petites élèves rivalisent entre elles pour savoir qui sera « à la dernière mode de mademoiselle F ».

Chez Maurice, la fascination pour sa maîtresse s'est rapidement transformée en passion dévorante. Dans sa chambre, il cache de petits carnets où sont annotées de multiples remarques à son sujet. En outre, il se sait apprécié d'elle. Elle le lui montre par de petits signes : par un bonjour un peu plus appuyé que les autres le matin, en lui ébouriffant les cheveux après une bonne note ou bien par une remarque taquine en classe suite à une mauvaise réponse.

L'histoire d'amour avec mademoiselle F prend cependant un virage dramatique ce vendredi 20 décembre 1940. Ce matin-là, la jeune maîtresse accueille les élèves avec un air sombre. Un long silence suit l'installation des enfants devant leur pupitre.

Debout, ils attendent tous le signal pour commencer l'intonation de l'hymne au Maréchal. Après un instant d'hésitation, elle finit par pousser la première note. Elle a le visage blanc mais sa voix cristalline est toujours là. Un concert de voix d'enfants l'accompagne :

Maréchal, nous voilà !

Devant toi, le sauveur de la France,

Nous jurons, nous tes gars de servir et de suivre tes pas.

Maréchal, nous voilà !

Lorsque le silence se fait, mademoiselle F demande à ses élèves de s'asseoir. Suit de longues secondes de silence au cours duquel elle parcourt du regard la classe.

« Mes chers enfants, commence-t-elle enfin, je vous annonce qu'aujourd'hui sera mon dernier jour de classe avec vous. »

Un murmure étonné et désapprobateur répond à cette nouvelle. Mais elle poursuit comme si elle n'avait rien entendu :

« Je tiens à vous expliquer pourquoi je dois partir, et ce même si vous n'êtes pas en âge de pouvoir tout comprendre. »

Elle expire profondément. Maurice ne la quitte pas des yeux, comme d'ailleurs l'ensemble de ses camarades.

« Je regrette de vous quitter mais je le dois : on m'y oblige. Vous en avez sûrement entendu parler autour de vous : notre pays a décidé que certains Français n'avaient pas les mêmes droits que les autres. Ce sont notamment ceux qui ont une religion ou une éducation juive. Or, j'en fais moi-même partie. »

Elle a presque murmuré ce qui sonne comme un aveu pudique. Puis, elle poursuit :

« On accuse les Juifs des pires choses : d'être des ennemis de la France, d'être des voleurs, d'avoir contribué à faire perdre la guerre à notre armée, et que sais-je encore ! »

Mademoiselle F se retourne brusquement vers le tableau noir. Chacun croit qu'elle va y écrire quelque chose. Mais non : au son de sa voix, elle tourne le dos à ses élèves pour ne pas qu'ils voient son visage défait. Maurice est tétanisé. Lorsqu'elle leur fait face de nouveau, elle est livide. À ce moment, un doigt se lève. Il s'agit de Benjamin, l'un des élèves chahuteur de l'école.

« Mes parents m'ont dit que les Juifs ont tué Jésus. »

Puis, il se rassied, sans ajouter rien de plus. Il a l'air fier de cette intervention. Les autres élèves restent sans voix et attendent un éclat de colère de Mademoiselle F. Contre toute attente, celle-ci répond froidement :

« Comme d'habitude, monsieur Crespeau, vous prouvez que vous n'écoutez ni mes cours ni ce que vous dit monsieur le curé à l'église : ce ne sont pas les Juifs qui ont tué Jésus, comme vous le dites, mais un Romain, Ponce Pilate. Et d'ailleurs, Jésus lui-même était Juif. »

Un murmure moqueur salue cette répartie. L'élève perturbateur rougit telle une écrevisse. La maîtresse poursuit :

« Ce n'est d'ailleurs pas cela le plus important. On m'oblige à partir contre ma volonté. On estime que je suis une ennemie de la France. Sachez que c'est faux : j'aime ma patrie je suis victime de la folie et de la bêtise de certaines personnes importantes. »

Ceci dit, elle fixe quelques instants Maurice comme pour avoir son approbation. Le regard humide du jeune garçon semble lui donner un signe qu'elle attendait car le visage de mademoiselle F se radoucit. Puis, dans un silence sépulcral, elle

rejoint son bureau et ouvre son cahier de cours. Le jeune garçon a du mal à garder son calme. Il manipule nerveusement sa plume. Une boule à la gorge l'empêche de respirer. Il fixe intensément mademoiselle F pour fixer à jamais ce visage adoré : il ne veut pas l'oublier. Jamais. Elle s'en aperçoit et observe à son tour son élève avec tendresse. Puis, après un profond soupir, elle reprend son attitude habituelle de maîtresse d'école d'une classe ordinaire de 1940 :

« Je tiens cependant à vous faire cours aujourd'hui. C'est d'ailleurs ce que j'ai toujours aimé faire. Advienne ensuite que pourra, ajoute-t-elle en soupirant profondément. Prenez votre cahier de dictée. »

Un bruit familier de pupitres relevés puis abaissés répond à cet ordre. Une fois que les vingt cahiers sont ouverts, un silence respectueux se fait.

« *Retour au foyer*, commence Mademoiselle F de sa voix limpide et chantante. C'est le titre de ma dernière dictée : *Retour au foyer*. Voici le texte : *Je suis fou à l'idée de retrouver demain mon village, ma chienne et mes vaches...* »